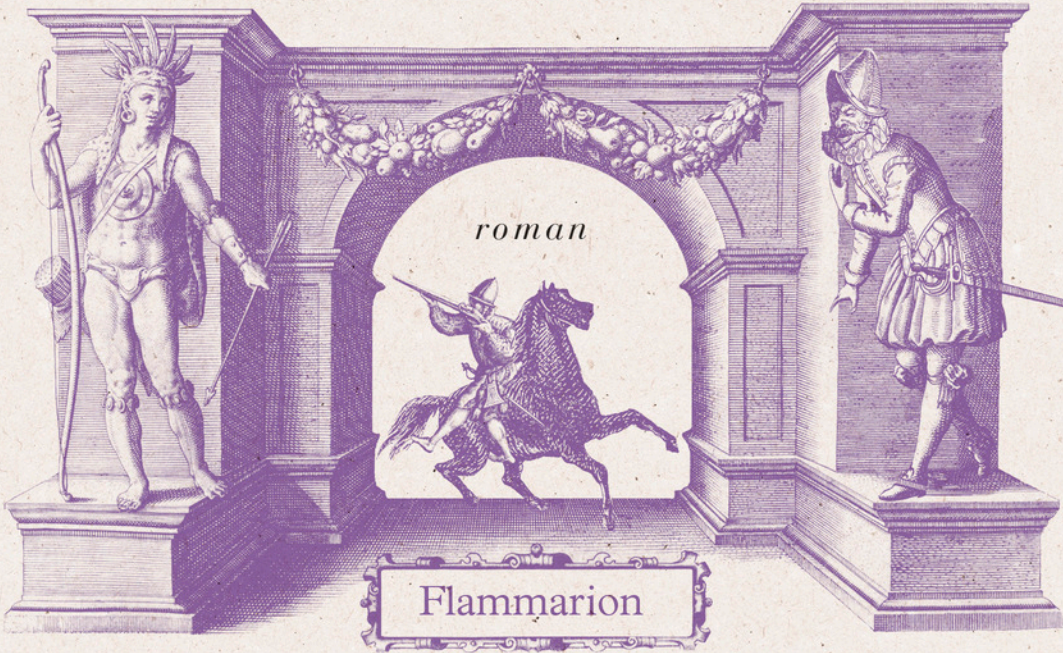




TOUTE UNE EXPÉDITION

LA VIE HÉROÏQUE DU CONQUISTADOR
QUI RÊVAIT DE GLOIRE
ET DE CALIFORNIE





— Qu'est-ce que tu vas faire avec l'or? Moi, je sais. Je vais me chercher un port, jeter l'ancre, trouver une maison sur la plage, une épouse...
— Et si nous ne trouvons rien? S'il n'y a pas l'ombre d'un Eldorado ici?

Flammarion



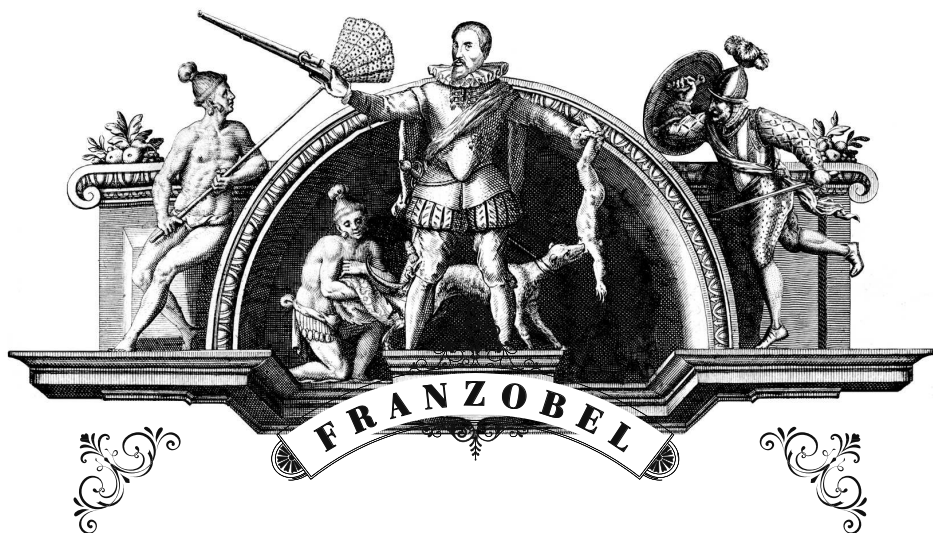
**TOUTE UNE
EXPÉDITION**



DU MÊME AUTEUR (en français)

Kafka, comédie, Les Solitaires intempestifs, 1998.

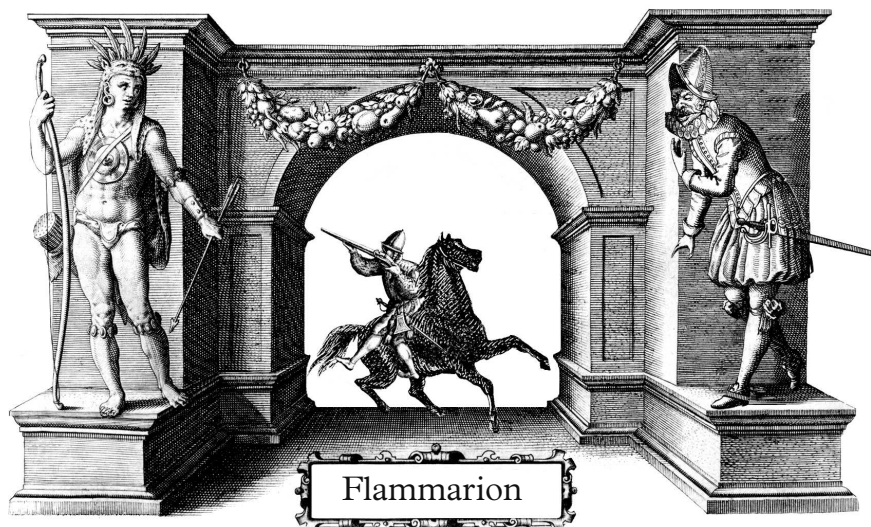
À ce point de folie, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.



TOUTE UNE EXPÉDITION

LA VIE HÉROÏQUE DU CONQUISTADOR
QUI RÉVAIT DE GLOIRE
ET DE CALIFORNIE

*Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni*



© Flammarion, 2022.

La version originale de cet ouvrage a bénéficié du soutien du Service culturel de la ville de Vienne et du land de Haute-Autriche. En langue française, il a été soutenu par la Chancellerie fédérale d'Autriche.

ISBN : 978-2-0802-5718-5

*Pour Ramona
Et pour les peuples
dont on n'entonne plus les chants*

*« Jamais encore les conquérants
ne se sont souillés avec la gloire. »*

Joseph Conrad,
Au cœur des ténèbres

Independence Day

Hier aujourd'hui était encore demain, et après-demain demain sera hier. Il arrive qu'une chose soit vraie sans qu'on s'en aperçoive. On écrit l'Histoire, elle est partielle, elle grouille de bouffonneries. Le Roi-Soleil, Louis XIV, par exemple, était un gros plein de soupe édenté et vorace dont le potage, au dîner, giclait par les narines. Le cerveau d'Albert Einstein fut volé par un anatomiste et transbahuté par monts et par vaux pendant quarante ans. Le pape Innocent VIII était tellement gras que de petites lunes gravitaient autour de lui. Ça, non ! Mais il fallait que des serviteurs le retournent dans son lit, et de jeunes femmes venaient l'allaiter. Abraham Lincoln fut abattu par un comédien et George Washington est mort parce que ses médecins lui avaient soutiré trop de sang. On a volé le petit doigt de Charles Quint et... *mais ça n'est pas croyable, tout ce qui ressort là au grand jour...* même Christophe Colomb n'a découvert l'Amérique qu'à la suite d'une erreur de calcul.

Et c'est ce genre de personnages historiques qu'on trimbale dans les défilés ? À Gettysburg, la parade était ce jour-là à son apogée. Des fanfares jouaient *La Bannière étoilée* et des hommes en uniforme marchaient au pas à leur suite, comme sur des échasses. Derrière, des chariots bâchés, un aigle à tête blanche en résine polyester et des poupées boursoufflées figurant le président Lincoln.

Amanda Burmaster n'aurait pas dû être au travail, mais son bureau débordait de lettres envoyées par des vétérans qui ne

voulaient plus continuer à lutter contre leur syndrome post-traumatique avec des antidépresseurs et réclamaient de la marijuana.

Dans la rue, c'étaient à présent les Indiens qui défilaient, puis des motards brandissant la bannière des Confédérés et des enfants portant l'inscription « Moms with Guns » sur leur tee-shirt. Dans les locaux de la cour de district, la secrétaire lisait ces missives dans lesquelles d'anciens combattants parlaient de Kaboul et de Mossoul. Les lettres se suivaient et se ressemblaient. L'un souffrait de crises de panique, un autre luttait contre l'insomnie, un autre encore se mettait à crier convulsivement lorsqu'il voyait des enfants ; et puis, parmi toutes ces lettres, il y en avait une qui sortait du lot. Qu'un vétéran s'offre les services d'un conseiller juridique n'était pas courant. C'était un avocat de Manhattan : « Trutz Finkelstein & Partners », lisait-on en lettres élégantes sur l'enveloppe. Amanda l'ouvrit, en sortit la lettre et s'étrangla. Ses yeux se transformèrent en balles de tennis et faillirent sortir de leurs orbites. Puis elle relut le texte et remarqua que ses mains se mettaient à trembler.

« Par la Sainte Trinité ! Si ça va jusqu'au bout, nous pouvons faire nos bagages. Mais non, ça ne passera pas. Il ne faut pas que ça passe », conclut-elle en hochant la tête.

À l'extérieur, une délégation du lobby des armes passait devant ses fenêtres. La plupart de ses membres portaient sur leur tee-shirt le texte du deuxième amendement¹, d'autres brandissaient des Bushmaster semi-automatiques, des fusils AR-15 ou des pistolets Derringer. Des armes qui ne seraient d'aucun secours face à cette lettre que la secrétaire ahurie lisait à présent pour la troisième fois. Trutz Finkelstein & Partners voulaient dépecer ce pays, ces cinglés n'exigeaient rien de moins que la restitution aux Indiens des États-Unis d'Amérique, y compris Hawaii et l'Alaska. C'était... monstrueux ! De la folie ! Hier

1. « Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un État libre, le droit du peuple de détenir et de porter des armes ne doit pas être transgressé. », deuxième amendement de la Déclaration des droits des États-Unis (« Bill of Rights »), votée en 1791 (NDE).

Independence Day

aujourd'hui était encore demain, et après-demain demain sera hier. Il arrive que la vérité soit vraie sans qu'on s'en aperçoive. L'Histoire est partielle, pleine de bouffonneries.

Mais, avant que nous ne revenions à cette lettre, faisons un saut dans l'espace et le temps, et remontons à l'origine de ce projet abstrus, à une époque où les soins médicaux se limitaient aux arracheurs de dents et aux lapidaires, où l'on soignait les blessures par balle avec des saignées et de l'huile bouillante – c'était l'époque de la conquête de l'Amérique, du crime originel du colonialisme, de la *Conquista* – revenons, plus précisément, à un épisode sur lequel Trutz Finkelstein & Partners avaient mené un travail intensif dans le but d'étayer leur plainte – revenons à Hernando de Soto, ou, comme nous l'appellerons ici : Ferdinand Desoto.

Odeur de neige

Ponds, ponds, ponds, le petit nez. Bien qu'aucun pet d'angelot n'ait orné le ciel vespéral et qu'une brise bienfaisante ait soufflé en provenance de la mer, cela sentait la neige. Les femmes de pêcheurs mexicaines, qui ne savaient pas qu'elles étaient mexicaines et ne se seraient jamais qualifiées de femmes de pêcheurs, ne se laissèrent pas déconcerter pour si peu.

« Ponds, ponds, ponds, le petit nez, moi je suis un lapinet », fredonnait une jeune fille en se tenant un pompon à la hauteur du coccyx et en imprimant à son derrière un balancement obscène. Elle attrapa deux poissons et les dressa à côté de son visage comme des oreilles de lapin. Elle avança les dents de devant, étira ses sillons nasogéniens, plissa les paupières, raconta quelque chose à propos de rut, de crétin à poil, de clapier, puis embrassa un poisson. Toutes les autres se mirent à rire – la doyenne le fit si fort qu'on craignit qu'elle ne se démette la mâchoire inférieure. La lapine s'agenouilla, frétila du pompon et ignore l'odeur de neige.

Personne ne prit garde aux cris des enfants. De toute façon, les petits faisaient du bruit tout le temps. Tantôt parce qu'une tortue sortait de l'eau, tantôt parce qu'ils avaient découvert un capucin ou une méduse. Les femmes qui nouaient les filets préféraient regarder la lapine bouffonne. Profitant du soleil vespéral, elles entonnèrent le refrain d'une chanson qui parlait d'amour, de jalousie et ponds, ponds, ponds, un œuf chaque matin et

deux pour le dimanche, lorsque les piailllements des enfants virèrent à l'hystérie. Les femmes se décidèrent enfin à tourner la tête, mais il n'était plus temps, et elles se firent l'effet d'être des lièvres qui auraient remarqué trop tard un bataillon de faucheurs en action. La chaleur de l'excitation et le froid de la terreur les parcoururent.

Alors seulement, elles virent les reflets luisants et dorés sur la mer lisse, puis l'empilement menaçant des nuages, et pour finir les navires. Des navires ? Des clapiers assemblés à la hâte et qui crachaient des ombres. Des ombres ? Des extraterrestres barbus et vêtus de hardes qui pataugeaient dans le ressac et se mirent à courir vers elles dès qu'ils furent sur la terre ferme. Ils étaient des dizaines. Une horde de zombies. Leurs casques, leurs cuirasses et les canons de leurs armes étincelaient, mais d'autres étaient presque nus. Et avant que les femmes n'ouvrent la bouche pour appeler leurs maris qui cuvaient leur alcool, ivres morts, dans des cabanes couvertes de paille, les créatures étaient déjà là. Des gaillards couleur moka, aux regards blessés. Les types serrèrent dans leurs bras décharnés mais puissants les femmes qui avaient cessé de rire, et enfoncèrent leurs chicots pourris dans leurs joues. Non, des baisers.

Ponds, ponds, ponds, un œuf chaque matin et deux pour le dimanche, ils leur couraient après, les jetaient au sol, les attrapaient par l'entrejambe. Les femmes glapissaient. Certaines prirent la fuite ou tentèrent de se cacher, on les attrapa au vol, on les pressa, on écrasa leurs lèvres sous les baisers. Elles criaient toutes. Quand leurs maris vinrent à leur secours, les extraterrestres oublièrent les femmes et coururent sus aux pêcheurs ahuris, les serrèrent dans leurs bras et braillèrent :

« Faim ! Soif ! Nous avons passé quatre ans au pays des sauvages et nous sommes heureux de revenir dans la civilisation. »

La civilisation ? Ce village de pêcheurs situé dans le nord du Mexique n'avait même pas de nom. Ses habitants l'appelaient Tante Oignon, seul le diable savait d'où ils tiraient ça.

Les intrus ne se retinrent pas longtemps avant de se jeter sur les provisions. Ils engloutirent sans la moindre honte le poisson

cru et le maïs, la purée de pois veloutée mais froide, les racines et les oignons. Un seul était profondément ému, il pleurait et tentait d'expliquer aux habitants hébétés du village ce qui leur était arrivé. Cord Fenk, fils d'un charcutier néerlandais spécialisé dans la saucisse, lui-même médecin, mais dont l'apparence n'inspirait pas plus confiance que celle des autres – une chemise de lin usée jusqu'à la corde, un pantalon en loques, des cheveux hirsutes, une barbe. Il parla de l'expédition Ferdinand-Desoto, de la Floride, des Indiens, de combats, de perles, avant de demander si le compte était bon, si l'on était bien en 1543, le 12 du mois d'octobre.

« Cela fait des mois que nous nous disputons sur le jour. Qu'est-il arrivé ces quatre dernières années ? Il y a eu la guerre ? Nous avons raté la fin du monde ? »

Il mentionna l'empereur Charles Quint, au nom duquel on avait conquis la Floride, et annonça aux habitants du village qu'ils pouvaient s'estimer heureux parce que, en tant que citoyens de l'Espagne, un âge d'or les attendait. L'Espagne ? Charles Quint ? Les pêcheurs n'en avaient jamais entendu parler, d'ailleurs ils ne comprenaient même pas la langue !

« Tu ne crois quand même pas qu'ils pigent ce que tu dis ? » fit un soldat en lui tapant sur l'épaule.

Et Cord Fenk découvrit effectivement face à lui des visages éberlués. La civilisation ! La civilisation ne comprendrait pas ce qu'ils avaient vécu. Peut-être valait-il mieux ne raconter cette histoire à personne. Il tomba à genoux et pensa aux pot-au-feu de la Castille, avec leurs pois chiches, leur boudin, leurs tranches de lard et leurs anguilles de mer, dont il rêvait depuis des années. Que ne donnerait-il à présent pour une bouteille de rioja, du *jamón ibérico* et du fromage hollandais ? Paula, sa fiancée, lui revint elle aussi à l'esprit. Qu'était-elle devenue ? Rapporte quelque chose, avait-elle dit, la première qui te tombera sous la main. Comme dans le conte *Trois Noisettes pour Cendrillon*. Et que lui avait-il rapporté ? À part des mots indiens ?

Il vit des soldats qui fanfaronnaient devant les pêcheurs en racontant leurs actes héroïques, leurs combats totalement désespérés contre des mangeurs d'hommes et des animaux sauvages,

des soldats qui décrivaient des palais dorés et des caisses pleines de perles dans des royaumes lointains. Même s'ils ne comprenaient rien à ce qu'ils disaient, les habitants de Tante Oignon étaient suspendus à leurs lèvres, et Cord Fenk savait bien que ça ne s'était pas passé comme ça... Il était étonné de l'insouciance avec laquelle les autres reprenaient sans peine leur place dans le monde, et pressentait qu'on allait en exiger autant de lui. En Espagne, les commissions avaient besoin de ce genre d'histoires pour financer d'autres expéditions vers les Indes occidentales. Elles lui demanderaient d'être pragmatique et d'arrondir un peu les angles de la vérité. On ne voudrait pas entendre parler du fait qu'on avait empoisonné leur chef, Ferdinand Desoto. Il n'y aurait pas d'enquête, et aucun tribunal terrestre ne poursuivrait jamais l'assassin.

Fenk regarda le pompon avec lequel une petite fille jouait encore un moment plus tôt et qui traînait à présent sur le sol boueux. Il se sentit coupable, coupable d'être un revenant, coupable d'avoir résisté à cette aventure de cinquante-quatre mois. Plus de la moitié des participants à l'expédition avait perdu la vie, mais lui, Cord Fenk, il avait réussi ! En tout cas, il avait sauvé sa peau. Il remercia Dieu, leva les yeux vers le ciel, vit les tours nuageuses et sentit les premières gouttes sur son visage. De la neige ? Non, il ne neigeait pas en Amérique centrale, c'était de la grêle !

Alors que tout se couvrait de petits grains blancs, un autre navire accosta sur le rivage : quatre Indiens pataugèrent jusqu'à la terre ferme, portant un baldaquin sous lequel un homme d'allure digne marchait d'un pas mesuré. L'inconnu portait une robe inadaptée à ce climat, un chapeau plat et un collier en or qui le désignait comme un représentant de l'Espagne. Mais qu'était-il arrivé à son visage ? Il n'en avait pas !

« Vous êtes juge ? lui cria Cord de loin. Si vous êtes venus réclamer la part du roi, vos efforts ont été inutiles. Nous n'avons pris aucun butin.

Toute une expédition

— Ce sont les hommes de l'expédition Desoto ? (Le nouveau venu parlait d'une voix calme et sonore. Il tenait dans ses mains un chien, un teckel à poil dur qui aboyait.) Mon nom est Turtle Julius, je suis notaire et je cherche un certain Ambrosio Bastardo.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ? *Bastardo* ?

Cord se remémora le visage de rat de ce petit voyou qui, avec son copain Cinquecento, n'avait causé que des calamités pendant toute l'expédition.

— Il a été désigné comme l'unique héritier du comte d'Orgaz. Cela fait cinq ans que je suis en chemin pour l'en informer : sa fortune est faite. En retranchant mes frais, elle s'élève à huit cent soixante-dix mille ducats d'or, des propriétés foncières, des vignes, deux châteaux avec fauconneries, de vastes forêts, quatorze moulins dont un à papier et un pour le fil, et huit chiens de chasse. Non, pas celui-là, lui c'est un chien perdu que j'ai recueilli », dit-il en caressant le teckel.

Au même instant, l'animal se mit à glapir, sauta des mains de Turtle Julius, courut vers un homme aux vêtements criards et lui bondit sur les jambes.

« Ramsès ! »

L'homme couina de joie. Le chien aboyait comme s'il était devenu fou. Cela sentait toujours la neige.

Sacré nom de là !

Mais reprenons notre souffle un instant et dirigeons notre regard vers la patrie de ces revenants qui viennent tout juste de s'abattre sur les femmes de pêcheurs : l'Estrémadure, la Creuse de l'Espagne... c'est-à-dire la région la moins développée de l'Empire, sans quoi c'est la Castille qui serait la Creuse. L'Estrémadure ? Le nom le révèle déjà : le paysage et les gens sont extrêmes – courageux, durs et fermés. Ce n'est pas un hasard si la quasi-totalité des conquistadors vient de là. Mais quand on interroge sur Desoto ? Risotto ? Qui ? Ferdinand ?

Les gens tournent tout au ridicule, ils ne voient que le mal. Beaucoup considèrent aussi la conquête de l'Amérique comme un massacre perpétré par des aventuriers mal dégrossis qui, portant des pantalons bouffants grotesques et des casques ornés de plumes, auraient dévasté des contrées entières et détruit des trésors artistiques. Des atrocités à vous couper le souffle. Mais l'homme moderne est-il à même d'en juger ?

Nous sommes encore en train de reprendre haleine et nous nous demandons : peut-on croire les livres d'histoire ? L'Histoire est écrite par les vainqueurs, par ceux qui disposent d'argent et d'influence. D'autres manières de voir sont étouffées ou tournées en dérision. Au nom de quoi devrait-il en être autrement pour la population indigène de l'Amérique ? Qui étaient ces gens-là ? Des sauvages fumant de la marijuana, bouffant du peyotl et organisant des pow-wow, dansant avec des parures en plumes

autour d'un feu de camp ? Des gens dont les descendants gèrent des casinos et exigent qu'on leur accorde les droits des minorités ?

La probabilité de rencontrer de nos jours un homme du XVI^e siècle est faible. On ne trouvera personne ayant assisté à la première rencontre entre Blancs et Indiens. Nul ne viendra nous parler d'un Caribéen dégustant un foie humain fondant à cœur, ou de marmites indiennes d'où émergeaient des jambes d'enfants. Personne n'a vécu les cérémonies, les orgies de drogue, les exécutions de masse, personne n'a connu de moine rêvant de seins de femmes et qui, dans son délire, invente les tribus d'Amazones et baptise de leur nom le plus grand fleuve d'Amérique du Sud.

Les conquérants se pavanent sur les façades des maisons, sur des pièces de monnaie, des cannettes de bière ou des timbres-poste : Francisco Pizarro, Hernán Cortés, Pedro de Alvarado, Lope de Aguirre et quelques noms encore à travers lesquels un « r » roule comme une moissonneuse-batteuse au-dessus d'un terrier de lapin. L'Espagne les qualifie de découvreurs ou d'« aimables ambassadeurs entre les peuples ». En réalité, c'étaient de grosses brutes qui, sous prétexte de christianisation, commirent des actes d'une inconcevable cruauté.

L'Europe se prend pour le centre du monde, alors que les inventions les plus importantes viennent d'Asie : l'écriture, le système de numération, la charrue moderne, la poudre à canon, les caractères mobiles pour l'impression, l'étrier. Qu'ont inventé les Européens ? Le temps – et, à sa suite, les moyens de le surmonter. Les Européens sont des conquérants. Ils ont tout confisqué, tout pillé, et le temps a toujours filé trop vite pour eux. Le christianisme est une religion de la fin des temps, une croyance en l'énumération. Quarante ans dans le désert, trois jours avant la Résurrection, et c'est le dimanche 23 octobre 4004 avant Jésus-Christ, comme l'a calculé l'évêque d'Armagh en s'appuyant sur la généalogie biblique, que le monde a été créé... Mais, sacré nom de nom, peut-on rendre le christianisme responsable de tout ? Non, tous les peuples sont animés par une

volonté d'appropriation. Pour commencer, l'*Homo sapiens* a refoulé l'homme de Néandertal, les Mongols sont allés jusqu'en Finlande et les Maures jusqu'aux Pyrénées.

Le plus souvent, ces gens étaient vulgaires, immondes et immoraux, ils se combattaient, se torturaient et s'entretuaient. Pourquoi en aurait-il été autrement des conquistadors espagnols ? L'histoire de Ferdinand Desoto, originaire de l'Estrémadure, qui voulut conquérir la Floride en 1539, est-elle celle de la barbarie et de la déshumanisation ? Ou bien son expédition vibra-t-elle d'empathie, de raison et d'humanité ? En tout cas, ce qui fut le plus grand raté de toutes les entreprises espagnoles est aussi la matière d'une bonne histoire, l'histoire d'un conquérant, de sa femme et de son amant, *non, pas un film de Greenaway*, l'histoire d'un naufragé, d'un médecin et de deux petites frappes.

Mais, avant de retrouver l'air épais des conquérants auprès du médecin néerlandais et du fils de charcutier Cord Fenk, avant de devoir respirer plus posément, changeons de décor et plongeons, littéralement, dans l'eau froide de cette histoire où nous faisons la connaissance d'un écervelé.

Élias Plim

« Un homme à la mer ! » entendit-on tonner depuis le nid-de-pie. Le capitaine, le visage ombragé par un grand chapeau de feutre, rongait un pilon de poulet trop grillé ; il jeta l'os nettoyé par-dessus bord et attrapa sa longue-vue. Il fallut du temps avant qu'il n'ait repéré sur la surface bleu azur des flots le petit objet auquel s'agrippait un corps. Un homme dans l'eau ? Un naufragé ? En plein océan ? À cent milles au nord-ouest de Madère ?

Le capitaine corsaire fraîchement élu, le visage barré par une cicatrice comme le traité de Tordesillas avait divisé le monde entre une moitié d'empire espagnole et l'autre portugaise, fit mettre la chaloupe à la mer et donna l'ordre de rejoindre l'homme à la rame et de le sauver. Lorsque les corsaires eurent atteint cet étrange objectif, cette ébauche primitive d'une planche de surf, et découvrirent le corps détrem pé et sans vie, au visage gris comme de la soupe de farine, ils se signèrent la poitrine et le front. Ce gars-là avait trépassé. Il s'était agrippé à une porte dans son agonie et dérivait probablement depuis une éternité sur la mer en attendant le moment où il finirait dans un tube digestif de requin. Mais son ventre était-il déjà enflé ? Avait-il cette couleur verdâtre typique des noyés ? Des algues lui poussaient-elles dans les oreilles ? Non.

Un pirate palpa le pantalon en cotonnade imbibé d'eau de mer, espérant y trouver une bourse ou des affaires de valeur. C'est alors, tandis qu'il lui arrachait le ruban de cuir qu'il portait

au cou et déchiffrait laborieusement l'inscription « Élias Plim » gravée sur la petite plaque de métal, que ce lambeau de peau blafard ouvrit les yeux, regarda en face son sauveteur et néanmoins voleur, qui en fit presque une attaque ; le noyé eut une crise de catatonie et retomba immédiatement après dans le coma. Alors qu'on le hissait dans le canot de sauvetage, sa tête cogna contre le plat-bord, mais, même à ce moment-là, l'homme inconscient ne marqua qu'un léger tressaillement.

« Élias Plim, dit le capitaine de l'*Étoile des Mers* tout en plongeant les dents dans un blanc de poulet. Élias Plim ? Tu parles français, espagnol, italien ? Tu es anglais, hollandais ? Ou alors maure ? Parle, Élias Plim ! D'où viens-tu ? À moins que tu ne sois né de la mer ? »

Le capitaine corsaire français au nom imprononçable – un mélange de Giscard d'Estaing, Gérard Depardieu et Chateaubriand – gifla le naufragé et hurla :

« Réponds, Élias Plim ! Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi veux-tu traverser l'océan sur une porte ? Tu as perdu la raison ? »

Lorsqu'il eut pris conscience de l'absurdité de ses questions, il envoya un coup de pied dans le tibia du naufragé, que deux marins soutenaient, et se remit à crier :

« S'il y a quelque chose que je ne peux pas supporter, espèce de poisson des sables, c'est bien l'entêtement. »

Muni d'une lettre de marque signée par le roi François I^{er}, le capitaine avait pris la mer avec ses galions en forme de coquille de noix pour traquer les caravelles espagnoles qui rapportaient à Séville l'or des Indes occidentales, comme on appelait l'Amérique à cette époque. À proprement parler, ce n'étaient pas des pirates, même si nous continuons à employer ce terme, mais des corsaires ou des flibustiers... En tout cas, c'étaient les écumeurs des mers qui de tout temps avaient le moins bien réussi – les modèles d'Érix, Triple-Patte et Baba dans *Astérix*.

Ils voguaient depuis plus d'un an à présent sans avoir fait ne fût-ce qu'une seule prise. Hormis les pêcheurs de Madère, qui leur avaient ri au nez, ils n'avaient eu personne à se mettre sous

la proue. La totalité des navires qu'ils avaient croisés étaient des rafiots ventrus qui conduisaient outre-mer des esclaves en provenance d'Afrique occidentale. Les conditions de vie sur ces cotres étaient tellement atroces qu'une bonne partie de ces asservis y laissaient la vie, délestant les propriétaires de leur bien, les condamnant ainsi à mijoter éternellement aux enfers pour avoir violé le septième commandement. La puanteur que dégageaient les cadavres à demi putréfiés entassés au pont inférieur était tellement abominable qu'on sentait ces cotres à cent milles contre le vent. Quelquefois, le choléra et le typhus faisaient rage et décimaient les équipages. À en croire la rumeur, il arrivait que tous aient passé l'arme à gauche et que des navires soient restés sans maître à errer sur l'océan ; pris d'assaut par les oiseaux, leurs squelettes couverts d'excréments et de piafs insolents et replets offraient alors un tableau tellement grotesque que tous ceux qui se retrouvaient face à l'un de ces vaisseaux fantômes craignaient d'avoir perdu la raison. Et, malgré tout, on n'aurait pas trouvé une seule âme, au XVI^e siècle, pour s'indigner sérieusement de la traite des esclaves, que l'on appelait le « commerce négrier ».

Les seuls Espagnols à avoir croisé l'*Étoile des Mers* naviguaient en escadre, et ils étaient trop nombreux pour qu'on ose les attaquer. Les corsaires français avaient contourné La Gomera toutes voiles dehors, avaient jeté l'ancre devant Ténériffe et Madère et vogué jusqu'aux Açores, mais, quelles qu'aient été les eaux où ils croisaient, les Espagnols semblaient leur passer à côté comme devant la porte d'un château fort gardé par des fourmis. Et c'est précisément au moment où ils avaient décidé d'aller chercher leur bonheur dans les Caraïbes qu'ils tombaient sur ce naufragé.

Élias Plim, l'écervelé, avait toussé pendant plusieurs minutes et certainement recraché six bons litres d'eau de mer. Il remarqua ensuite le fanion hollandais à l'artimon, vit le drapeau du sang enroulé et entendit des jurons français où l'on devinait des sons comme « erde » et « eule ». *Des bouffeurs de grenouilles ! Serait-il sauvé ?* L'allure de l'équipage en disait long. L'idée que Plim se faisait des pirates ne lui venait pas des films de Hollywood, et même si personne, ici, n'était coiffé d'un mouchoir de

tête de pirate, ne portait de jambe de bois, de crochet de fer ni de cache-œil, il savait que ces gentlemen barbus à la bouche tordue ornée de rares chicots, avec leurs vêtements éculés, leurs bottes à revers usées jusqu'à la trame, n'appartenaient pas à une association d'anciens élèves en villégiature, mais à la confrérie des écumeurs des mers. Même le capitaine, qui était encore affairé avec les restes du poulet, ne donnait pas l'impression d'être sérieux.

Élias Plim avait certes été sauvé de la noyade, mais il avait atterri sur un vaisseau corsaire. Il voyait des hommes au visage tanné raccommoder des voiles et épisser des cordes, d'autres perchés sur des tonneaux et qui jouaient aux dés pour tromper l'ennui. Certains étaient tellement ivres qu'ils ne tenaient plus debout, d'autres nettoyaient leur sabre ou s'affairaient aux canons. Seul le capitaine cherchait à établir leur position à l'aide d'une carte. Il jeta un coup d'œil sur ses hommes et fit un geste navré de la tête.

« De l'esthétique, bande de pouilleux ! Nous sommes des Français, connus pour leur style et leur élégance. Et vous ? Vous avez l'air de quoi ? »

Plim était-il donc sauvé ? Il avait entendu tant d'effroyables histoires. Les pirates faisaient avaler des cancrelats à leurs prisonniers, les clouaient par les oreilles à la vergue du petit perroquet, les marquaient au fer rouge ou leur infligeaient le supplice de la coque. Mais était-il leur prisonnier ? Il vit des hommes portant des seaux pleins de poix et de soufre, et, lorsque quelqu'un le tira par les oreilles, il craignit déjà le pire.

Nous sommes donc en 1537. Le monde était devenu plus grand. Dans un premier temps, l'invention de l'imprimerie par Gutenberg avait révolutionné la communication ; ensuite, un moine à la barbe drue ayant la manie de se confesser en faisant ses besoins vécut son « expérience de la tour¹ », qui allait

1. Expérience vécue et racontée par Luther dans ses *Ceuvres latines* (1545), au cours de laquelle il comprit que Dieu n'exerçait pas une justice punissante, mais enveloppait de son amour une humanité soumise au péché (NDE).

s'abattre violemment sur la tête du monde catholique. Cet illuminé minimaliste commença par refuser toute espèce de courbette ; on raconte qu'il aurait ensuite profané le portail de l'église de Wittenberg... En réalité, Luther n'a pas du tout cloué ses thèses sur le portail de l'église, ce qui aurait de toute façon été totalement absurde, compte tenu du taux d'analphabétisme de l'époque, non, il les a envoyées à l'archevêque de Mayence. Et puis le roi d'Angleterre réclama au pape l'annulation de son mariage, et le Saint-Père la refusa parce que la barbe de l'Anglo-Saxon ne lui plaisait pas. On menaça ainsi l'Occident chrétien en brandissant un rasoir qui lui arriverait à la gorge un siècle plus tard, avec la guerre de Trente Ans. Et tout cela parce que le replet Tudor était incapable de procréer des fils avec son Espagne rongée par le souci ! Dans l'empire du Habsbourg Charles Quint, un fanatique goutteux et sans humour souffrant d'un problème de mâchoire inférieure tellement considérable que même un Titien ne put l'enjoliver, le peuple était confronté à une inflation dont personne ne comprenait qu'elle était liée à l'augmentation des livraisons d'or en provenance du Nouveau Monde. Les Portugais, eux, étaient agacés par leur maîtrise du calcul, grâce à laquelle ils leur avaient montré sans le moindre doute que l'itinéraire choisi par Colomb n'était pas rentable, la voie qu'il avait adoptée en direction de l'Inde étant beaucoup trop éloignée en direction de l'ouest. Qui aurait pu deviner que la reine de Castille, se fiant à des mathématiciens amateurs, se laisserait piéger par le Génois, et que celui-ci aurait la chance de tomber sur un continent inconnu ?

À cette date, le Prussien Copernic avait ravalé la Terre au rang de petit satellite grotesque du Soleil ; le satiriste strasbourgeois Sebastian Brant voyait la société comme une nef remplie de fous, et Rabelais travaillait à son *Pantagruel*. En médecine, un Suisse adipeux critiquait la théorie dominante des quatre humeurs ; Machiavel écrivait une comédie, et la plupart des grands esprits remettaient l'homme et l'Antiquité au centre de leur pensée – ou, du moins, invoquaient des philosophes grecs que nul ne connaissait. Pour affirmer son pouvoir face aux réformés, l'Église

catholique mettait au point des méthodes nouvelles, et les cages de fer portant les corps décomposés des anabaptistes torturés un an plus tôt étaient encore suspendues à l'église Saint-Lambert de Münster.

De notre point de vue, la caractéristique majeure du XVI^e siècle était sa brutalité. On aurait pu croire que la mafia avait lancé à tous les surveillants de camps de concentration un défi à celui qui serait le plus atroce. On écartelait les gens, on les sciait vifs ou on les tressait sur une roue en leur broyant les membres. Nous mentionnerons seulement en passant que, pour intensifier le spectacle, on avait de surcroît préalablement arraché les tétons des malheureux avec des tenailles chauffées au rouge et que l'on versait dans les blessures du plomb fondu, du goudron et du soufre. Brutal ? Non, monstrueux et méprisant pour l'être humain, d'une cruauté démesurée.

Comparée à l'arbitraire des gouvernants, l'Inquisition était une amicale altruiste de pêcheurs à la ligne, ce qui n'empêchait pas non plus le Saint-Office de torturer, de bannir et de brûler. Le pire fut que la délation put ainsi célébrer sa résurrection. On ne comptait plus ces innocents accusés de chiromancie, de bigamie, de sodomie, d'invoquer les démons, d'offenser les cloches des églises, de profaner l'hostie, de transgresser les règles du jeûne ou d'autres pratiques obscures, personne ne pouvait plus croire sa propre peau à l'abri – et ce au sens littéral du terme. Dans le Nouveau Monde, la population indigène fit connaissance avec les doctrines du Christ à coups de massacres. Comme si cela ne suffisait pas, les Turcs sévissaient dans les Balkans. Toute l'Europe se recroquevilla comme une limace dans le sel – et le sel, c'étaient les Ottomans.

À côté de cela, la vie suivait son cours tout à fait normal, avec chagrins d'amour, soucis financiers, projets de mariage et recettes de cuisine. Le peuple se réjouissait en lisant *Amadis de Gaule*, admirait les tableaux d'Arcimboldo et de Jérôme Bosch, il contemplait avec étonnement les personnages apotropéens ¹ aux

1. Relatif aux dieux qu'on invoquait lorsqu'on était menacé d'un malheur (NDE).

façades des maisons, découvrait les pommes de terre, le cacao et le tabac, se piquait avec les ananas, s'énervait contre de honteuses vagues de hausse des prix et voyait dans les caprices du climat un signe avant-coureur du Jugement dernier.

De tous ces changements, Élias Plim ne savait pas grand-chose. Il ne s'était encore jamais intéressé à la politique et n'avait jamais vécu que dans les fantasmagories. De surcroît, il comprenait mal la langue française et ignorait ce qui l'attendait sur ce navire corsaire. Du haut de ses vingt ans, il en avait déjà tellement enduré qu'il préférerait à présent faire mine d'être muet.

« Comment ce benêt a survécu jusqu'ici, pour moi, c'est une énigme. »

Un pirate lui tapota la joue, lui donna une petite gifle, mais Plim constata avec soulagement que les baquets de poix et de soufre servaient en réalité à enfumer la vermine dans la cale.

« Bois ! fit le capitaine au nom imprononçable en lui tendant une bouteille de vin ventrue et encoconnée dans du roseau tressé. Tu as eu de la chance que nous soyons en pleine mer d'huile, sans ça tu servirais de pitance aux poissons. Nous discuterons plus tard. »

Sa cicatrice brillait au soleil, et deux dents lançaient des éclairs au bas de son visage.

« Faut qu'on le fasse parler ? »

Un pirate attrapa Plim par les cheveux et lui tira brutalement la tête en arrière.

« Pas encore. »

Le capitaine avait été élu par l'équipage parce que le plomb ne lui faisait pas peur, qu'il était courageux et qu'il avait habilement dissimulé sa répugnance pour les actes de cruauté. Sa manière de ronchonner à propos de leur tenue vestimentaire ainsi que l'importance qu'il accordait à la beauté et à l'esthétique suffisaient à ses hommes.

Le doigt de l'empereur

Espagne, XIX^e siècle. Aussitôt la première République proclamée, on ouvre les cercueils des rois. Les révolutionnaires veulent montrer au peuple que leurs anciens monarques étaient de vulgaires mortels. Et quel spectacle s'offre-t-il à eux ? Philippe II n'est plus qu'un petit tas de misère, Philippe III est passablement déglingué, quant à Philippe IV, il lui est aussi arrivé d'avoir meilleure mine ; seul Charles Quint, l'aïeul de tous les Philippe, est étonnamment bien conservé si l'on songe qu'il a eu plus de trois cents ans pour se décomposer. Il n'aurait certes pas fait concurrence à quelque Leonardo DiCaprio ; des araignées sont nichées dans ses orbites, l'os nasal est recouvert d'une peau friable et ses dents rappellent les orteils d'un vieillard, mais on reconnaît les traits austères de son visage, et l'on devine même la barbe qui en couvre toute la partie inférieure.

Le 14 septembre 1870, l'étudiant Raimundo Fernández Villaverde, margrave de Pozo Rubio, glisse discrètement vingt reales à un gardien, le prie de regarder brièvement ailleurs puis ôte à l'empereur le petit doigt de sa main gauche – il le lui arrache comme une dent de lait. Le bruit ressemble à celui que fait le désossage d'un poulet rôti. Qu'est-ce qui a incité le futur président du Conseil à commettre cette action tranchante ? Ce n'est pas un pari, et aucun emploi n'a été prévu pour l'os impérial. On ne se sert tout de même pas de ce genre de choses pour touiller son thé ou se curer les dents. Le *fingerfood* n'existe pas.

Raimundo Fernández Villaverde, margrave de Pozo Rubio ! Si nous mentionnons ce nom long comme un chemin de fer, c'est pour que vous puissiez vérifier cette histoire.

Le doigt de celui qui avait été le plus puissant des souverains, le doigt avec lequel l'empereur s'était curé le nez et avait gratté ses parties intimes, ce doigt, donc, était-il un porte-bonheur ? Une patte de lièvre habsbourgeoise ? L'histoire de cet auriculaire ne s'achève pas ici – mais commençons par faire un bond en arrière, à l'époque où les doigts impériaux étaient encore au grand complet, le 20 avril 1537 ; ce vendredi-là, Charles Quint avait en effet utilisé son *digitus minimus* – son petit doigt – pour dessiner des motifs sur la table et se gratter le menton. C'était le jour où l'on confiait à Ferdinand Desoto le petit doigt des États-Unis actuels – la Floride.

Nous sommes à Valladolid, où l'on parlait à l'époque le plus pur espagnol royal. D'épais flocons de neige tombent lentement du ciel, les gens sourient de ce spectacle naturel. Le froid et la fumée éventée des braises emplissent les narines. Le regard de Ferdinand Desoto est pointé vers ces restes de bûchers, on le dirait sous hypnose. Ici, le feu a rongé la chair, transformé des hommes en poussière – à côté de ça, un doigt coupé est une vétille. Non, ce n'étaient pas des effigies ni des mannequins de paille en tenue de condamnés, mais de vrais êtres humains, en chair et en os, qu'on avait transformés en torches.

Au XVI^e siècle, les bûchers étaient populaires. On ne disposait ni de la télévision ni d'Internet. Les théâtres étaient si mauvais que les spectateurs en avaient les pieds engourdis, le football n'avait pas encore été inventé, et les combats de taureaux étaient réservés aux jours de fête. Ne restaient que les exécutions : décapitation, supplice de la roue, écartèlement, ponçage, mains coupées, plomb liquide versé dans les plaies. L'industrie du divertissement ne manquait pas d'ingéniosité pour capter l'attention du peuple. Les bûchers étaient les plus appréciés. En Andalousie, en Aragon, en Catalogne et même au Pays basque : le feu brûlait partout. Il n'était pas encore courant, à l'époque, d'étrangler d'abord les condamnés par miséricorde, et l'on avait

ainsi droit au spectacle de l'inflammation, lorsque la peau éclatait et tombait en roulant de la chair, que les globes oculaires jaillissaient de leur orbite comme des escargots effarouchés et que l'homme agonisait dans la plus grande solitude que l'on pût connaître.

Les démons du feu s'étaient réunis au sein d'une maison-mère dénommée Inquisition. Depuis qu'on avait conquis Grenade et achevé la Reconquista, en 1492, la guerre s'était déplacée vers l'intérieur. Pour ceux qui refondaient l'Espagne, quand ils n'étaient pas partis piller l'Amérique ou se défouler aux croisades, l'heure était venue de s'en prendre aux juifs, convertis, musulmans, hérétiques, sorcières, adultères, usuriers, mendiants et autres vagabonds. C'est du moins ce que prétend la légende, qui diabolise l'Inquisition espagnole en lui donnant des traits particulièrement fanatiques. Quiconque ne faisait pas bonne figure face au pouvoir était torturé et condamné selon toutes les règles de la science judiciaire, coiffé de la mitre d'infamie et brûlé.

Ensuite, on présentait la facture à la famille – douze reales pour le bourreau et ses sbires, trente pour le juge, huit pour le gîte et le couvert en cave de torture. Frais de justice, exécutant des basses œuvres, édification du bûcher...

Ferdinand Desoto était l'un des personnages les plus sulfureux de son époque. Son nom a aujourd'hui sombré dans l'oubli, mais c'est uniquement parce que son ambition l'a égaré. À l'époque dont il est question ici, il était difficile de se faire un nom. Il y est parvenu. Mais en ce temps-là, la vie humaine ne valait pas grand-chose, une autorité privilégiée et arbitraire régissait tout, secondée par les démons du feu, ceux de l'Inquisition. Ceux qui mouraient sur le bûcher, Desoto s'en moquait bien. Pour lui, ces gens-là troublaient l'ordre établi. Et pourtant, il n'arrivait pas à détourner le regard de ces nids ardents desquels se dispersait à présent ce qui ressemblait à des flocons de neige, aussi vite que ces hérétiques qui, la veille encore, réclamaient toutes sortes de choses aussi abominables que l'égalité entre les hommes ou la fin de la propriété.

De taille moyenne, les traits fins, une barbiche noire à la Van Dyke, les yeux tristes, le nez un peu trop long, Desoto était un homme sérieux. Cette journée était décisive, c'était la plus importante de sa vie, il allait rencontrer l'homme le plus puissant de la terre, l'empereur, lequel disposait encore à l'époque de tous les doigts de sa main. C'est ce jour-là que se déciderait le destin de Ferdinand Desoto.

Il avait passé la moitié de ses quarante-deux ans aux Indes occidentales, il avait conquis le Panama et le Nicaragua, accompagné Francisco Pizarro lors de la conquête du Pérou, enseigné au roi inca Atahualpa les rudiments des échecs et de l'espagnol, engrossé la sœur de celui-ci et gagné suffisamment d'argent avec la vente des esclaves pour pouvoir rester à se dorer le ventre au soleil dans son palais à Jerez de los Caballeros.

Il était ce héros admiré qui aurait pu se mettre à la retraite pour confectionner sa descendance en compagnie de son épouse et se consacrer à la chasse et au tennis, mais cette seule idée lui donnait des aigreurs d'estomac. Rien, à Jerez de los Caballeros, n'offrait le moindre défi à relever.

Mais Ferdinand Desoto était insatisfait. Il y avait des comtes plus riches que lui, de plus grands châteaux et des hommes qui possédaient plus sans avoir jamais risqué leur vie dans les colonies. À quoi bon se quereller avec des porchers, des bouchonniers, des vigneron et des bergers s'il existait de plus grandes missions ?

Il avait donc rassemblé ses compagnons : Luis de Moscoso, Nuño de Tobar, Francisco Maldonado, Juan de Añasco et Rodrigo Ranjel – des hommes avec qui il était allé au Pérou et dont les noms étaient si pesants que les prononcer vous donnait des nœuds à la langue. Il voulait, avec eux, se consacrer à une nouvelle entreprise – à son idée fixe, comme l'appelait sa femme.

« Ce sera l'histoire de six hommes qui fondent un nouveau royaume, proclama-t-il. Une histoire qui nous rendra riches. Les enfants apprendront nos noms, toute l'Europe nous connaîtra comme les rois de l'Amérique. »

C'était cela, qu'il avait en tête : un royaume en Amérique centrale.

Moscoso, dit Mosquito ou Moustique, un petit homme à la coiffure en nid d'oiseau et qui ne supportait pas l'alcool, avait aimé l'idée d'y construire un palais doté d'une cave à vin encore plus vaste que celle que les Pizarro prévoaient à Trujillo. Nuño, un Brad Pitt du début des temps modernes, le menton creusé d'une fossette à la Pierre Brice, était lui aussi enthousiaste. Maldonado, qui pour rappeler Sancho Panza n'en était pas moins un être vaniteux auquel on donnait le surnom de Néron, un homme qui n'arrêtait pas de lancer de petits baisers aux femmes, « à ses douces... », fantasmait sur une princesse indienne. Añasco – en langue vulgaire : Nez-Plat – qui chantait à longueur de temps les mérites de sa ville natale, Grenade, et avait soif d'aventures. Et puis il y avait encore Rodrigo, dit P'tit-Bout, un homme de petite stature doté d'un front proéminent qui le faisait ressembler à un frère de cette naine qu'on voit sur le célèbre tableau de Velázquez. Un cynique qui voulait qu'on le prît pour un dieu. Trop grand pour être un nain, trop petit pour un homme adulte, il se considérait comme le représentant d'une race à part, plus ancienne et plus digne que toutes les autres : « Nul n'est plus grand que moi ! »

Moustique, Nuño, Néron, Nez-Plat et P'tit-Bout, tel était le premier cercle de Desoto. Des frères ? Non, simplement des hommes envers lesquels il se sentait obligé. Ils ne lui étaient pas vraiment proches, parce qu'il ne laissait personne l'approcher.

« Si les Incas nous encensaient, ce n'était pas parce que nous puions à ce point-là, tonnait P'tit-Bout, mais parce qu'ils nous considéraient comme des fils du Soleil. Sauf pour Néron, ajouta-t-il en assénant une claque sur la joue du gros homme. Lui, il empestait pour de bon ! »

Tous tenaient Desoto pour un homme égoïste et infatué. *Il est tellement persuadé de ses qualités qu'il pense que sa merde ne pue pas. Il ne rit qu'une fois par an, et quand il l'a fait il est au trente-sixième dessous.* Et, malgré tout, ils lui faisaient confiance, ils avaient foi en ses bouffées d'exaltation.

Desoto aspirait à jouir de la liberté dans les colonies, il rêvait d'un lieu où il pourrait régner ; où il pourrait dompter Isabella, son épouse, dans le cas où elle l'accompagnerait. C'était une tête brûlée, un homme sombre et insociable, sans être pourtant à la hauteur du despotisme naturel de sa femme. Elle se piquait de lui dicter ses menus, l'heure où il buvait son dernier verre de vin et celle où il allait se coucher : « Tiens-toi droit sur ton siège, ne fais pas de bruit quand tu manges, cure-toi les ongles... Si nous avons un enfant, il faudra que tu sois un modèle pour lui ! » Cette femme, avec ses troubles mentaux, était capable de vous arracher l'âme, de la tordre comme un chiffon trempé et de l'accrocher sur une corde à linge. Il ne savait jamais ce qui lui passait par la tête. Une créature entêtée qui transformait en torture l'existence du grand conquérant. Elle avait toujours le dernier mot, elle retournait chacun de ses propos qui lui revenaient comme un boomerang en travers de la gorge. Elle se débrouillait toujours pour qu'il se sente coupable. Tantôt c'était parce qu'il allait à la chasse plutôt qu'à l'église, tantôt parce qu'il avait oublié de ranger une chope de bière ou que son haleine sentait l'alcool. Il y avait toujours une raison de maugréer. Cette Isabella avait pour le plaisir plus d'aversion que la plus rigoureuse des puritaines, elle était tendue comme une toile au cadre de ses idéaux et, ce qui était peut-être le pire, incapable de supporter le calme. Qu'un ange traversât sa chambre, on était sûr de l'entendre briser le silence en jappant son « Y a quoi ? ».

Il faut dire que les manières de Desoto laissaient incontestablement à désirer. Issu d'un trou nommé Barcarrota, il était de condition modeste et n'avait pendant des années rien connu d'autre que la vie de caserne. Même quand il faisait des efforts, ça ne convenait pas à sa femme.

Desoto était largement plus cultivé que les frères Pizzaro, ces êtres vulgaires, plus honnête que le rusé Cortés et plus courageux que bien des conquistadors réunis. Un homme qui allait jusqu'à l'issue heureuse de tout ce dont il s'emparait. Hormis son épouse, pas grand-chose ne lui faisait peur, si ce n'était de voir sa vie s'émousser et perdre toute signification.

À sept ans, il était allé tout seul à l'école de Jerez de Caballeros, il s'était fait rosser parce qu'il était différent – fermé, inatteignable. Ce n'était pas que les autres enfants le haïssaient, mais il les inquiétait. Il avait pourtant survécu. À seize ans, c'est la ville de Salamanque, à deux cents kilomètres de là, qui l'attira à elle, et il y connut l'humiliation. Rien ne le mettait plus en rage que ces valets des riches étudiants morveux qui se moquaient de son dialecte. Mais la goutte qui fit déborder le vase tomba d'ailleurs. On le surprit au moment où, sortant d'une beuverie, il pissait dans un coin de l'université où l'on avait peint des images de saints. On le convoqua au rectorat. Il se justifia en affirmant que, s'il avait choisi saint Laurent, c'était parce que celui-ci, mort sur une grille chauffée au rouge, avait soif de rafraîchissement – mais l'argument ne passa pas bien, pas bien du tout. Alors il insulta les professeurs, les traita de « vieux pisse-sec impuissants ». Avant même que le jugement ne soit prononcé, il s'était réfugié à Badajoz.

Cet homme à l'époque si peu sûr de lui et colérique pressentait-il que, quatre siècles plus tard, on donnerait son nom à une voiture¹, tandis que le portrait de sa femme, qui ne touchait pas une goutte d'alcool, ornerait l'étiquette des bouteilles d'un rhum cubain, le Havana Club ?

Isabella de Bobadilla était grande, elle faisait bien son mètre soixante-quatre, elle était mince, d'allure fort juvénile pour ses trente ans – des cheveux blonds tirant sur le roux, une peau blanche comme du lait. Elle n'avait hérité ni du visage de grenouille soucieuse de sa mère ni du menton taillé à la hache de son père. Quand elle était en colère, et elle l'était souvent, une ride de fureur se creusait entre ses sourcils. Bien qu'on n'eût pas pu dire en quoi résidait le secret de sa beauté – le cou trop long, la partie qu'il surmontait étayée par un léger double menton ou le nez bosselé –, il émanait d'elle quelque chose d'ensorcelant qui ravissait tous les hommes. Cela tenait-il à ses dents, qui

1. Marque de voiture américaine, aujourd'hui disparue, créée par Walter Chrysler en 1928 (NDE).

avaient la taille de cacahuètes ? À cette tache de naissance noire qu'elle avait à la joue, ou bien à ses jambes interminables ? Elle faisait de la gymnastique, becquetait comme un oisillon et évitait le soleil. Elle passait le plus clair de son temps à débattre avec ses dames des derniers accessoires à la mode, comme les cothurnes, les chopines et les manches fendues. Il leur arrivait aussi de commenter les derniers potins qui arrivaient toujours à Jerez avec un retard considérable. *Le comte Untel aurait une histoire avec la baronne de Jenesaisoù. La maîtresse de l'empereur se serait comportée d'une manière impossible, ses autres concubines auraient dû...* Même à Jules César, son serviteur indigène, Isabella réservait plus d'affection qu'à son époux.

Mais, avant de laisser Desoto accéder à l'empereur, remontons encore de deux décennies, jusqu'à l'an 1514. L'Europe ressemblait alors à une tomate trop mûre tout juste importée d'outre-mer. Nul ne devinait quels pépins allaient en jaillir si on la pressait. Les thèses de Luther prenaient forme, le maître d'abaques Adam Ries travaillait à son manuel, et Léonard de Vinci construisait avec une main estropiée des machines de guerre, mais ne pouvait plus peindre de *Mona Lisa*. Venise interdisait la dorure du masepain, Rabelais écrivait ses premières satires, et Magellan, qui venait d'être écarté sans gloire de l'armée portugaise, offrait ses services à l'Espagne. Tous étaient fascinés par ce fruit rouge, emplis de l'esprit Renaissance, ce grand réveil de l'être humain. À la cour des Bourbon ou à celle des Médicis, on donnait des fêtes somptueuses où n'étaient pas seulement servies des pommes du paradis, mais aussi des bœufs – des bœufs fourrés d'agneaux remplis de poulets et glissés dans un veau, la volaille contenant pour sa part des pigeons bourrés de cailles, elles-mêmes remplies de poissons fourrés aux cuisses de grenouilles et aux œufs de limace pleins d'yeux d'araignée en langues d'alouette. Mais c'étaient déjà les démons du feu qui donnaient le ton : des inquisiteurs, telles des mouches collées aux pommes du paradis, qui chauffaient par leurs discours enflammés tous les agnostiques, juifs convertis et autres musulmans.

Bref : 1514. Ferdinand, dix-huit ans, la stature imposante et le pas assuré – on aurait dit qu'il allait féconder le monde entier. Et pourtant, il paraissait anxieux. Son visage avait quelques cicatrices d'acné, ses cheveux étaient bouclés, ses lèvres bien formées. Un homme de noble origine, mais qui ne savait pas s'exprimer. Les mots justes lui venaient toujours trop tard, il confondait les propositions, oubliait les articles, avalait les dernières syllabes. Son élocution était proche de l'aboiement, ses vocables avaient la patine du Sud et, par-dessus le marché, il se mettait à bégayer quand l'émotion le prenait. Son arbre généalogique reposait pourtant sur quatre jambes puissantes, porté par des grands-parents au sang bleu qui ne lui avaient rien légué d'autre que leur lignée. La famille avait déjà du mal à conserver sa propriété à Barcarrota, ce qui explique pourquoi Ferdinand, après l'intermède de Salamanque, était allé gagner sa vie comme palefrenier amélioré à Badajoz où il luttait, depuis, contre les essaims de mouches parmi les rosses, les armures, les lances et le crottin de cheval. C'est lui qui conduisait les poulains chez le maréchal-ferrant et les vieilles crinières chez le boucher. Son travail lui plaisait, il avait quelque chose d'honorable.

La domesticité comprenait bien que ce Desoto, qui était toujours à calculer quelque chose et répondait parfois en chiffres, était un homme plus huppé qu'eux. Cela lui valait des jalousies. En particulier, l'écuyer Armando Gallo, ce gigantesque mufle aux allures de coq, qui l'avait dans le collimateur et lui confiait les travaux les plus difficiles, ce que Ferdinand supportait en silence.

« Ne te monte pas le bourrichon, le consola un vieux valet d'écurie. Les écuyers, ce sont les pires. Ne va pas croire que tu peux leur échapper. Le monde est plein d'écuyers.

— Cinquante-deux, répondit Desoto.

— Quoi ?

— En Estrémadure, il y a cinquante-deux écuyers. Je les ai comptés. »

Ce Gallo s'était comporté comme un parfait malotru pendant une cérémonie religieuse, harcelait les filles, dénigrait le bétail et

se moquait du travail des tondeurs de moutons ; Ferdinand lui souffla qu'il devrait montrer qu'il pouvait mieux faire.

« Non, mais tu te prends pour qui ? »

La crête de Gallo enfla. Il avait déjà attrapé l'impertinent par le col et s'apprêtait à le tailler en pièces, quand d'autres s'interposèrent et proposèrent une compétition.

« Mais bien sûr. À celui qui tond le mouton le plus vite. Le perdant devra quitter la ville tout nu.

— Tope-là. »

Ferdinand eut un haut-le-cœur. Dans quoi venait-il de s'engager ? Il lui sembla qu'on lui avait injecté quelques litres d'adrénaline dans les artères.

Chacun alla chercher un mouton ; les tondeurs professionnels lancèrent les paris en riant. Les rationnels misèrent sur l'écuyer, ceux qui se laissaient guider par l'émotion, sur Ferdinand. D'emblée, on vit que les rationnels avaient raison. À voir l'écuyer manier les ciseaux et le mouton, on aurait cru qu'il n'avait rien fait d'autre de toute sa vie.

Desoto n'avait pas la moindre idée de la manière dont il devait s'y prendre pour aider l'animal à s'extraire de sa fourrure. Il attrapa l'agneau précautionneusement, le jeta sur le dos, lui noua les pattes et, tremblant, se mit à lui rogner les cuisses. Quand il arriva aux flancs, il piqua l'animal qui réagit en poussant un cri horrifié, sur quoi cent autres moutons entonnèrent un chœur de mêêêh, de bêêêêh et de wêêêh. Ferdinand ne perdit pas contenance et poursuivit posément son ouvrage, dégagea les cuisses et poursuivit la coupe. Il oublia bientôt la foule qui braillait autour de lui. Selon ses calculs, il lui faudrait deux cent quatre-vingts coups de ciseaux. Deux cent soixante-dix-neuf, deux cent soixante-dix-huit... Lorsqu'il se risqua à jeter un coup d'œil vers son concurrent, il fut pétrifié. Gallo avait presque fini. L'écuyer dénoua les pattes de son mouton, lui serra la tête entre les cuisses et tailla la fourrure sur le ventre de l'animal qui ne manifestait plus aucune volonté. Deux cent douze, deux cent onze... Ferdinand s'échinait encore et déjà le mouton de Gallo

était nu comme une savonnette. L'écuyer savoura sa victoire et se moqua du perdant.

Défaite! On recule toujours à l'idée de concéder pareille honte. Les traits de Ferdinand étaient déformés par l'effroi et l'angoisse. Cent trente-deux, cent trente et un...

Alors arriva le comte de Badajoz, qui demanda ce qui se passait ici et se fit présenter le vainqueur et les fourrures. Gallo planait comme dans un rêve ; il s'inclina en souriant de tous ses traits. Mais qu'est-ce que c'était que ça ?

Il s'avéra que la toison de l'écuyer était trouée comme une éponge, alors que celle du jeune Ferdinand, lorsqu'il en eut enfin terminé, ressemblait à un tapis aux nœuds serrés.

« Ça n'est pas possible ! »

Gallo, bouche bée, cherchait des échappatoires. Quelqu'un avait échangé la fourrure, des parasites, des scarabées inconnus y avaient creusé des trous avec leurs mandibules... c'est certain... cela arrive, ce genre de choses. Vous avez pourtant bien vu. Toi ! Et toi ! La couverture était parfaite... L'écuyer empoigna un valet et une marchande :

« Vous l'avez vu, vous... »

Sa voix grinçait comme si un coq lui chantait dans la gorge. Puisque personne ne réagissait, il fila, tête basse, se déshabilla en jurant et quitta la ville sous les braillements moqueurs des gamins de la rue.

« Il me semble que j'ai un nouvel écuyer, dit le comte en donnant une gifle à Ferdinand. On va voir si cela fait mon bonheur. »

Desoto regarda autour de lui, perplexe, il vit des valets, des maquignons et des tondeurs de laine et au milieu de tout cela une petite gourmandise insolente qu'il connaissait. Une fille qui traînait assez souvent près des écuries, qui chuchotait des secrets aux oreilles des chevaux et les pensait pendant des heures. *Cette petite est fantastiquement mignonne.* Il eut l'impression que de l'ammoniaque lui coulait d'un seul coup dans les veines, le nettoyait comme l'aurait fait un détergent de canalisation et évacuait tout ce à quoi il avait jamais pensé. Cette fille ! Cette

friandise !... Mais, avant qu'il ne parvienne à interpréter le scintillement oblique de ses yeux, elle fut emportée par la foule déchaînée.

Desoto était une terre en friche qui se cultivait elle-même. Il voulait se faire un nom. Hélas, même dans l'Espagne du début du XVI^e siècle, les perspectives étaient mornes pour un noble appauvri, d'autant qu'il passait pour un plouc à chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Sans bon mariage, sans carrière dans l'armée ou dans l'Église, il ne vous restait d'autre choix que de vivoter dans une propriété délabrée, ce qui menait inévitablement à l'ivrognerie. Valet d'écurie ou intendant ? À la rigueur, si l'on savait bien manier les chiffres, comptable, secrétaire de tribunal ou lieutenant général de l'Empire, ce qui pouvait aussi vous faire sombrer dans la boisson, mais les portes de la cour royale ne s'ouvraient pas devant vous. Qui aurait pu imaginer que ce gamin rêveur qui parlait maladroitement et avait la manie de tout compter deviendrait un jour le plus important conquistador d'Espagne, un homme dont le monument se dresserait sur la place centrale de Barcarrota – responsable des plus grands succès, mais aussi de l'une des plus grandes faillites de l'histoire espagnole ?

Une fois nommé écuyer, il rencontra plus fréquemment la jeune fille. De jolies robes, un visage finement ciselé... *cette friandise !...* avec un sourire madré et des carottes qu'elle donnait à manger aux chevaux. On voyait tout de suite que ce n'était pas une servante, une cuisinière ou une buandière, non, c'était une diablesse. Elle passait ses journées à traîner sur les pâturages ; un étalon portant une étoile sur le front l'avait particulièrement séduite. Bien qu'ils n'aient encore jamais échangé le moindre mot, Ferdinand eut bientôt l'impression qu'elle venait plus pour lui que pour les animaux. Quel âge avait-elle ? Quatorze ans ? Quinze ans ? Les filles lui étaient aussi étrangères que l'odeur du fond de la mer. De quoi pouvait-on bien parler avec ce genre de créature ?

« Demande-lui donc quelque chose », disait le valet d'écurie, mais Ferdinand était trop timide pour cela. *Quoi donc ? Combien*

de nuages il y a dans le ciel ? Ou quelque chose de facile ? Le nombre de dimanches entre Pâques et la Pentecôte ?

Quand il la regardait parler avec les animaux, il arrachait de la mousse sur les pierres et la frottait entre ses doigts. Il espérait parfois qu'un cheval allait ruer et la blesser, juste un tout petit peu, pour pouvoir nouer le dialogue. Ainsi s'écoulèrent des journées, des semaines, des millénaires où ils se regardèrent sans rien dire, jusqu'au moment où, alors même qu'il avait déjà pulvérisé des tonnes de mousse, il prit son courage à deux mains et lui demanda en tremblant si quarante-quatre...

« Quoi ?

— Sortir à cheval ? Je demandais si tu... si vous vouliez faire une sortie à cheval, Mademoiselle ? Mais il faut que je sois assis derrière.

— Mais vous n'avez pas le droit de me toucher, dit la jeune fille en gloussant. Parce que je suis en sucre soufflé. Les anges sont tous comme ça. »

Ils montèrent en selle, la fille devant, Ferdinand derrière. Elle sentait la respiration de l'écuyer dans sa nuque, il lui serrait timidement les hanches entre ses bras. Toussotement. Laissons ces êtres timides un bref instant, même sans nous ils sont plongés dans un embarras sans fin. Et tournons notre regard vers Badajoz.

Comme la plupart des cités de l'Estrémadure, cette ville frontalière, brassée par les influences portugaises, se trouvait elle aussi sur un col de montagne. De loin, on apercevait le clocher, plus moignon de cigare que stèle élégante, et l'épais mur de la ville, l'Alcazaba, qui remontait aux Maures. Au crépuscule, des amoureux s'y retrouvaient pour savourer la vue sur la vallée. On voyait aussi le pont sur le Guadiana, une autre construction mauresque, comme à vrai dire la moitié de la ville. Mais de cela, on ne voulait plus entendre parler. On avait planté des croix sur les mosquées, les lettres arabes avaient été masquées à la feuille d'or, les stucs enfouis dans le mortier. Plus rien de ce qui était islamique n'était visible, sinon le miel turc, un hammam, des citernes et cent mots dont l'origine était arabe : abricot, alcool,

Toute une expédition

alchimie, algèbre, almanach, algorithme, Allianz Assurances, Alka Seltzer, alléluia...

Lorsque Ferdinand et la jeune fille revinrent de leur sortie à cheval, ils formaient un couple.

« Je sais sans savoir, dit-elle. Je suis sûre de moi sans pouvoir l'expliquer.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Ferdinand lorsqu'ils reconduisirent la rosse au pâturage.

— María de Peñalosa Arias Dávila.

— Non ! »

Le jeune homme en resta bouche bée. Un instant plus tôt, il avait encore cru pouvoir bondir au-dessus de la Lune, à présent c'est un univers qui le tirait vers le bas.

« Tu es la fille du comte ?

— Exact !

— Dans ce cas, tu l'accompagnes aux Indes occidentales ?

— Moi pas, mais toi, peut-être. »

Elle lui fit un clin d'œil et décampa. Ferdinand ne savait qu'en penser. Le compte de Badajoz, à l'époque plus que sexagénaire, le colérique Pedro Arias Dávila, qu'on n'appelait généralement que Pedrarias, était l'homme le plus cruel que la nature eût jamais produit. Et il fallait que cet homme fût le père de sa bien-aimée ?

Canicule

Pedrarias, qui venait tout juste d'être nommé gouverneur de la Castille d'Or, l'actuel Panama, était coléreux, brutal, mal luné et sujet aux emportements subits. Un petit bonhomme maigre au visage charbonneux de vieillard, le crâne rasé, le menton taillé à la hache recouvert d'une barbe grise et qui, hormis sa collerette aux allures de rouleaux de jambon, était toujours vêtu de noir. Un Nain Tracassin au nez tubéreux et enflé par les excès alcooliques. Il avait combattu pour libérer Grenade des Maures, il était parti en campagne contre les Turcs d'Afrique du Nord, il avait huit enfants légitimes – cinq fils, trois filles – et on ne savait combien de bâtards.

Ses crises de rage étaient si tristement réputées que les habitants de Badajoz enviaient tous ceux qui vivaient en dehors de la ville. Ils suspendaient des langues et des oreilles d'argent sur les autels d'ex-voto ou faisaient dire des messes afin qu'il perde sa voix. Tout cela en vain. Abruti par une longue vie de soldat, affligé d'une épouse glapissante et lui-même désavantagé par la nature, ce Richard III espagnol n'avait d'autre ressort que celui de se venger contre le monde qui lui avait joué un si mauvais tour.

Lorsque le despote apprit qu'un écuyer poursuivait sa fille de ses assiduités, pire, qu'il y avait des rencontres secrètes et peut-être plus, il se gratta la barbe et regarda fixement le plafond. Puis il jeta des bouteilles contre les murs, brisa des chaises et

rossa un domestique avec un plateau d'argent, jusqu'à ce que l'objet ressemble à une sculpture et le laquais à une soupière.

« Sacré nom de la Sainte Croix ! »

Pedrarias hurla si fort que même les taupes du jardin du château décampèrent. Le comte ne retrouva ses esprits qu'au moment où on lui amena ce gamin. Les serviteurs, le château, mieux, tout Badajoz tremblait. Seul Desoto fut suffisamment hardi, face à la folie, pour demander la main de María.

« Un plus un, le compte est simple... Ce que nous ressentons... la destinée... l'amour, bredouilla Ferdinand. Un sentiment sincère et authentique. »

Pedrarias écumait.

« Vraiment ? L'amour, donc ? Je vais lui montrer ce que c'est, l'amour, à ce pourceau. Qu'il se penche en avant. »

Desoto fit ce qu'on lui ordonnait et sentit aussitôt une vive brûlure à la joue. Le vieil homme lui avait asséné une telle gifle que Ferdinand eut l'impression d'être tombé sur une plaque de fer tout juste sortie du four.

« María est faite pour un prince ou un comte, pas pour un ramasseur de crottin, espèce d'ébouriffé ! lança Pedrarias en marchant sur le jeune homme, l'épée dressée.

— Mais... l'amour... un plus un... Nous nous sommes promis. C'est plus important qu'un bon parti. »

Ferdinand tremblait. Tout son esprit était avec María et son sourire impeccable. Sans elle, sa vie n'aurait aucun sens, il trépasserait comme un poisson recraché sur la rive. Il l'aimait. María était sa première pensée après le réveil, sa dernière avant de s'endormir. María, toujours María, pure comme un nombre premier. Quand il dressait des chevaux, nettoyait l'écurie ou observait le travail du sellier, il rêvait de sa friandise, de sa proximité, de son souffle sur son visage, bref, il en était complètement toqué.

« L'amour est un crime, et il est indigne de ma fille. L'amour ? N'importe quel homme à peu près raisonnable le sait : l'amour est un bouquet de fleurs qu'on prend plus de plaisir à cueillir qu'à posséder. Le plus beau bouquet finit par se faner. »

Le tyran lui asséna une nouvelle gifle et posa la pointe de son épée sous son menton. Il ne s'en serait pas fallu de beaucoup pour que les jours de Ferdinand Desoto prennent fin à cet instant, les fabricants de voitures européens auraient dû se chercher un autre saint patron, c'est une autre effigie qui ornerait aujourd'hui la place du marché de Barcarrota, l'étiquette du rhum Havana Club serait différente, et l'on n'aurait jamais raconté cette histoire. Mais, au moment où Petrarias, fou de fureur, allait enfoncer sa lame, la friandise, María, fit son apparition, jeta un coup d'œil dans la salle qui semblait trembler sous le coup de cette colère, poussa un cri perçant et déguerpit, horrifiée.

« Bien, oublions cela. Je t'épargne, hurle le furibond, mais tu m'accompagnes au Darién. Je te remets le commandement... (Le vieil homme réfléchit, lui envoya une troisième gifle et reprit :) ... d'un escadron de cavaliers, et si tu fais tes preuves... »

Au Darién, tu l'oublieras.

« Aux dahlias ? Nous allons chercher des fleurs ?

— Au Darién ! Idiot ! L'isthme, le Nouveau Monde ! »

Ferdinand inspira profondément et retint son souffle. Le Darién ? Quel petit mot pour une grande cause. Le Darién, qui n'eut dans un premier temps aucune influence sur son destin personnel – mais il serait bientôt avéré que c'était ce petit mot, Darién, qui aurait séparé les amoureux.

Trois mois plus tard, on levait l'ancre. Avant le départ de l'écuyer, Ferdinand et María s'étaient juré, en termes pathétiques, un amour éternel – avec lettres scellées et rencontres secrètes.

Un amour éternel ? Tous deux se trouvaient dans cet état de douce suspension que produit une mélodie simple composée de deux notes en tout et pour tout : toi et moi. Tous deux croyaient ne jamais pouvoir vivre l'un sans l'autre. Il fallait penser positif, disait María.

« Jure-moi que tu m'aimeras toujours. »

Ferdinand jura. Les deux amoureux pensaient à l'avenir, et à leur peau quand ils sentaient celle de l'autre.

Puis l'heure arriva. Six jours durant, Ferdinand resta assis face à ce vieil homme silencieux, à son araignée venimeuse et à leur fils aîné, dans une cabine étroite où il regardait par la fenêtre avec un certain embarras.

« Qu'est-ce qu'il y a à reluquer dehors ?

— Des nids de cigogne. Deux cent douze.

— Tu es bien conscient que tu ne reviendras pas de ce voyage ?

— Vous avez l'intention de me tuer ?

— Personne n'en revient, fit Pedrarias en souriant, en tout cas sûrement pas comme il est parti. »

Le trajet fut si cahoteux que Ferdinand eut l'impression qu'on lui enfonçait un pieu dans le corps. Lorsqu'ils atteignirent Séville, après deux ruptures d'essieu et trois de ressort, il avait les jambes en bois et la tête ramollie comme une tranche de viande.

La ville était un labyrinthe de ruelles. Il n'avait encore jamais rien vu d'aussi immense. Partout des soldats, des marins, des commerçants et leurs commis. Des moines, des secrétaires, des aventuriers qui attendaient un passage vers le Nouveau Monde. Séville était le goulot par lequel tous devaient passer, l'unique port autorisé pour le commerce transatlantique. C'est ici qu'on avait créé en 1503 la *Casa de Contratación*, la maison du commerce avec l'Inde, c'est ici qu'on réglait le négoce avec l'Amérique, ici qu'on inventa une nouvelle catégorie, celle du passager. Séville était le centre incontesté de la planète, au moins pour les fiers Sévillans.

« Moloch, dit Pedrarias.

— La racaille partout », compléta sa femme.

Ferdinand était impressionné. Dans les ruelles sinueuses, il vit des marchands d'oranges, sur les balcons des chanteurs de psaumes dont les pleurnicheries en vibrato donnaient l'impression qu'ils avaient coincé leurs bijoux de famille dans une porte.

« Le Carême », expliqua Pedrarias.

Et ils rencontrèrent effectivement des moines : des hommes à capuche qui avaient l'allure de ballots de tissu mobiles et transportaient de gigantesques croix et des statues de la Vierge. À côté d'eux, des flagellants et des nonnes en extase. *Ils sont tous devenus dingues, ici ?* La moitié de Séville était prise par la folie pascale, l'autre ne parlait que des trésors d'or et d'argent venus d'outre-mer. Dans toutes les gargotes de la ville, on évoquait d'innombrables richesses. Partout des serviteurs quittaient leur maître, des fils fuyaient le domicile familial, comme possédés, pour embarquer dans l'un des navires qui se rendaient aux Indes occidentales, des apprentis, des domestiques, des débiteurs, des propriétaires fonciers en faillite – tous méprisaient les sermons des prêtres et espéraient connaître le grand bonheur en Amérique. L'Amérique ! Ainsi nommée d'après Amerigo Vespucci... ou bien d'après Richard ap Meryk, un marchand qui avait financé les premiers voyages d'exploration ? L'Amérique ! Ils étaient tous comme ivres, plongés dans une vaste et unique orgie d'excitation. Seule la classe supérieure, indignée, détournait le regard.

Pedrarias inspectait ses troupes ; Ferdinand pensait à María et comptait les heures. Une fois les formalités réglées, le jeudi d'après Pâques, ils atteignirent Palos de la Frontera, où étaient amarrés les navires, d'imposantes caisses de bois. Pour la première fois, Desoto vit la mer et fut saisi par cette monstrueuse surface dont l'éclat scintillant rappelait celui du plomb martelé.

« Imagine, écrivit-il à María, qu'à Palos les gens mangent des escargots pas plus grands que des pois chiches. Il faut des heures avant qu'on en soit rassasié. Les hirondelles volent si bas qu'elles vous frôlent le crâne, et par ailleurs on y trouve un vin lourd que les gens appellent le sherry. Les navires sont déjà chargés et contrôlés par les douaniers, le temps est magnifique, l'idée de mon voyage me réjouit, mais plus encore celle de nos retrouvailles. »

En réalité, il était préoccupé par tout autre chose : il avait vu les soldats avec lesquels il se rendrait aux Indes occidentales. C'était une galerie de réprouvés. On aurait dit qu'on avait

ramassé les habitants d'un quartier miséreux : nez en tubercule, visages barrés par des cicatrices... des gaillards grossiers et endurcis, stigmatisés par la vie, et leurs compagnes puantes. La plupart étaient tellement sales qu'on aurait pu leur faire pousser du persil derrière les oreilles.

Pedrarias avait-il raison ? Ne reviendrait-il vraiment pas ?

María et Ferdinand s'étaient consolés en se disant que l'amour ne savait rien de la géographie, ne connaissait pas de frontières et était indestructible. *Plonge-le lesté de poids dans un lac profond – il remontera à la surface. Ligote-le et enterre-le, emmure-le, projette-le jusqu'à la lune comme un boulet de canon – il réapparaît. Hache-le, découpe-le – il reviendra. L'amour est indestructible.*

Ils avaient évalué à un ou deux ans la durée de leur séparation. Si tout allait bien – et ils n'avaient aucune raison d'en douter –, ils se reverraient bientôt.

Il en alla tout autrement.

Vingt et une années allaient s'écouler avant le retour de Ferdinand. Vingt et une années au cours desquelles le timide Desoto allait devenir un héros célébré, pendant lesquelles María parcourrait la muraille de Ségovie en espérant la nouvelle de son retour. Ségovie ?

On y avait installé María chez leur grand-mère, en même temps que ses frères et sœurs. Afin de rendre fous les historiens, la grand-mère s'appelait exactement comme la mère, la fourmi venimeuse, mais aussi comme la sœur de María, la future épouse de Desoto : Isabella de Bobadilla.

Les Isabella étaient le moindre souci de María. Il y eut bientôt des prétendants qu'elle dut envoyer promener afin de se réserver pour son homme à elle, dont elle ne savait même pas s'il était encore en vie. Celui qu'elle portait dans son cœur. Et lorsqu'elle eut enterré tout espoir, il revint, mais trop tard, beaucoup trop.

Plus d'une fois, la vie de Ferdinand dans le Nouveau Monde tint à un fil ténu. Les conquistadors qui agissaient au nom de l'Espagne et de l'Église étaient une bande de brigands légitimés par l'État et dénués de scrupules. Même les missionnaires étaient plus intéressés par la chair des femmes indigènes que par le salut

de leur âme. Et à la tête de cette harde se tenait Pedrarias, ce vieillard qui ne cessait de dire à Desoto : « Tu ne survivras pas longtemps ici. »

Comme tous les jeunes gens plus ou moins sensibles, Ferdinand voyait lui aussi autour de lui un monde hostile, vulgaire et grossier ; mais ce qu'il vécut au Darién dépassait tout. Le vieux imposait un régime barbare, lâchait les chiens sur les indigènes ou les fauchait depuis son cheval comme du blé mûr. Sa mission était de réduire les Indiens en esclavage pour les faire travailler dans les mines d'argent et construire des maisons et des routes.

Panama était pourtant un lieu admirable. Partout, des mimosas d'un jaune flamboyant, des orchidées, des magnolias. Des daims blancs, des escargots gros comme le poing, des tortues, des crabes. Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les indigènes avaient vécu au paradis. Des gens aimables avec un esprit simple, qui, dans un combat permanent, arrachaient à la nature ce qui était strictement nécessaire. On disait qu'ils consommaient leurs ennemis après les avoir tués, qu'ils fumaient de la viande humaine et en faisaient des pot-au-feu – mais de cela, Ferdinand n'avait jamais été témoin. Il vit que même les femmes et les enfants devaient aller trimer dans les mines d'argent et étaient très sévèrement sanctionnés à la moindre désobéissance.

Ferdinand était choqué. Comme un possédé, il écrivait à María des lettres dans lesquelles il exposait les beautés du pays. On aurait dit qu'il voulait s'inventer une autre réalité. Il parlait de ces gigantesques papillons et de ces petits oiseaux qui mangeaient le nectar des fleurs, il décrivait des chats sauvages et des crocodiles, des serpents épais comme des cuisses, des tiques qui atteignaient la taille de grains de raisin, et la forêt vierge à laquelle on avait arraché quelques arpents de terre. Un climat chaud et humide faisait pousser des plantes luxuriantes. Des palmiers, des caoutchoutiers et du maïs dont les indigènes utilisaient les feuilles pour nouer de petits paquets fourrés au poulet, au riz sauvage et aux herbes, auxquels ils donnaient le nom de *tamales*.

Le Darién était une Mecque de l'improvisation, peuplée d'indigènes mal lunés dont les cheveux étaient longs, lisses et noirs, mais qui ne portaient que des vêtements blancs en signe de paix. Une paix dont les Espagnols ne voulaient rien savoir.

« Regarde par là, dit le gouverneur en prenant la tête de Ferdinand et en la tournant vers le spectacle d'un atroce supplice. À ton avis, que feraient les sauvages si nous leur laissons le champ libre ? As-tu déjà réfléchi au fait qu'ils nous sont supérieurs en nombre ? Si nous voulons survivre ici, nous devons leur apprendre la peur. La dissuasion ! C'est l'unique méthode. »

L'unique méthode ? Que pouvait faire Desoto ? Il avait déjà les pires difficultés à commander ses cavaliers. Qu'avait-il besoin de s'occuper, en plus, des hommes à la peau couleur cannelle ? Devant ses soldats, il devait se comporter comme un vieux baroudeur, rire de leurs blagues salaces et jouer le coureur de jupons. Son humeur véritable, il ne pouvait la confier qu'à ses missives, des lettres dont la plupart n'avaient jamais été envoyées. L'unique méthode ? En réalité, il n'existait qu'une seule possibilité de s'en sortir : on ne devait pas considérer les Indiens comme des êtres humains. Comment disaient les prêtres, déjà ? Ce sont des singes. Ils ne peuvent pas avoir une âme. Sans quoi ils réfuteraient la Bible, dans laquelle il est écrit que les survivants de l'arche de Noé ont débarqué dans le massif de l'Ararat, et pas en Nouvelle-Espagne. Tous les hommes descendent de Noé – et celui-là était blanc. Aussi sûr qu'on parle espagnol au paradis, même si les bouffeurs d'escargots prétendent le contraire. Mais, dans ce cas, d'où viennent les Indiens ? Et de quel genre d'êtres s'agit-il ? Ferdinand discutait souvent avec l'adjoint de Pedraria, Vasco Núñez de Balboa, qui voyait les choses de la même manière.

« Ici, quand tu fais du sentiment, tu y passes. On a tous connu la même chose que toi ; nous aussi, nous étions choqués. Mais, une fois que tu as compris que les Indiens sont des créatures sans âme, tu t'habitues. »

Des créatures sans âme ? Ils parlent, ils rient, ils pleurent, exactement comme nous. Si on les chatouille, ils rient. Si on les pique, ils

saignent. Et quand on leur fait mal, ils crient. Les mères s'occupent de leurs enfants, les hommes protègent leurs femmes...

« Ils sont comme des animaux, ce ne sont pas des individus. »

Balboa, l'ancien gouverneur du Darién, son aîné de vingt ans, venait de Jerez de los Caballeros, là où Ferdinand était allé à l'école, et passait son temps à se quereller avec son successeur. Il était question des revenus des mines, de navires pleins d'esclaves et de voyages d'exploration dans le Sud, auxquels un jeune mufle répondant au nom de Pizarro poussait ardemment. Jamais Balboa et Pedrarias n'étaient du même avis. Il y en avait toujours un pour brandir devant l'autre la menace de l'empereur. Que l'un écrivît une lettre à la Maison des Indes sur le bon fonctionnement des colonies, l'autre le contredisait. Que l'un réclamât plus de colons, d'esclaves et d'armes, l'autre écrivait qu'on en avait suffisamment.

Balboa devint un ami paternel. Le dialecte de Ferdinand n'avait pour lui rien d'exotique : il parlait exactement le même – tous deux étiraient les A, avalaient les S et parlaient plus avec le nez qu'avec la bouche. Il écoutait les tirades enflammées que Ferdinand consacrait à María, même si elles ne lui inspiraient guère plus que des remarques du type : « Le mariage, c'est quand on emménage avec son ennemi. » Quand Desoto le contredisait, Balboa se mettait à pérorer à propos de son épouse indienne, qui avait les meilleures relations avec les indigènes. Ceux-ci leur avaient parlé du Pérou, un royaume légendaire situé dans le Sud et qu'il comptait conquérir. Les Indiens du Pérou, disait-on, détenaient plus de trésors que les Mexicains... C'était là-bas, précisément, qu'il comptait se vendre. Balboa était un homme de marketing, il savait fourguer ses visions. Ce n'était pas pour rien qu'il avait été l'un des premiers Blancs à traverser l'Isthme et à voir l'Amérique depuis le Pacifique. À présent, c'était le Pérou. Pedrarias se laisserait-il convaincre ? À l'époque, tous les placements, toutes les spéculations allaient vers les conquêtes, mais investir toute une fortune dans un royaume imaginaire ?

Un jour, Balboa raconta une histoire de combat titanesque. Desoto ne voulait pas en être, mais le vieux soudard affirma que

le spectacle avait la puissance et l'aura des combats de gladiateurs, qu'il fallait absolument avoir vu ça une fois dans sa vie. Aussi se rendirent-ils dans un village délabré, peuplé de métis et d'ivrognes. L'événement ne se déroulait pas au Colisée, mais dans une baraque en planches. Ils trinquèrent avec des putains, assis sur leurs cuisses moelleuses comme du beurre, s'offrirent des morceaux de viande grillée et des *tamales* avant qu'on ne leur attribue des places juste au-dessus de l'arène. Le sol d'argile était délimité par une coque en lattes de bois de deux mètres et demi de hauteur – pour que personne n'aille s'évader en sautant, expliqua Balboa tout en appelant d'un geste un jeune gars qu'il envoya chercher une bouteille de vin.

Les spectateurs avaient pris place, l'atmosphère était lourde d'alcool et chargée de braillements. On fit alors entrer un chien, et des centaines de pouces se dressèrent. Adolfo, tel était le nom de l'animal. Le maître-chien lui souleva les babines et présenta au public en liesse ses dents effroyables ; il fit en outre remarquer le corps d'athlète de l'animal – ce n'était qu'un grand muscle pourvu d'une mâchoire. Ferdinand remarqua les oreilles au cartilage déformé : des pavillons en feuille de chou, comme ceux des lutteurs de foire.

Les bookmakers étaient présents et notaient des chiffres.

« Ils parient sur quoi ?

— Tu vas le savoir tout de suite. »

C'est Pedrarias qui avait imaginé ça. Du pain et des jeux pour le peuple.

Ferdinand vit le maître-chien abandonner sur place la bête aux babines retroussées. Puis on présenta un sablier et, l'instant suivant, Ferdinand comprit. Des Indiens ! *Damnatio ad bestias*. On poussa par une porte brièvement ouverte toute une pelote de petits corps dénudés. Ignorant ce qui se passait, les Indigènes lançaient des regards effarouchés vers le public. Lorsqu'ils découvrirent le chien, un cri de désespoir sortit à l'unisson de leurs gorges. Et ce n'était pas un « ceux qui vont mourir te saluent ». Pris de panique, ils se pressèrent contre la clôture et tentèrent

vainement de sauter par-dessus. Les planches enduites de graisse n'offraient pas la moindre prise.

« Toujours la même chose, dit Balboa en riant. On commence par sauter, ensuite on fait la pyramide, et on finit par se battre. »

De fait, les Indiens formaient à présent une tour humaine, et, lorsque celui qui se trouvait au sommet saisit l'extrémité des planches, Ferdinand le regarda un bref instant en face. C'étaient des yeux horrifiés, désespérés, dans lesquels on lisait la question : « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Alors, Adolfo arriva comme une flèche et planta ses crocs dans le mollet de l'un de ceux qui formaient le bas de la pyramide. Une fois de plus, des pouces se dressèrent dans le public. L'homme hurla, tenta de garder l'équilibre, céda, et la formation s'effondra comme un château de cartes. *Les dés sont jetés.*

« Parfois, il y en a un qui réussit à passer, mais les surveillants le jettent aussitôt à l'intérieur... ou le tuent. »

Balboa avala une gorgée de vin. Ferdinand but lui aussi, pour mieux supporter ce théâtre de l'horreur. Sang, cris et effroi – ici, tout cela était devenu une terrible réalité.

« Tu ne connais pas la dernière ? Pedrarias veut une réconciliation ! En signe de notre amitié, ce cabot veut me marier avec sa fille.

— Mais voyons, Isabella n'a que dix ans, objecta Ferdinand.

— Qui parle d'Isabella ? C'est de María qu'il est question. »

Pendant ce temps-là, Adolfo avait attrapé un Indien. L'animal regarda brièvement le public et vit des pouces pointés vers le bas. *Pas de quartier.* L'instant d'après, le chien, qui ne pouvait rien savoir de Rome ou des combats de gladiateurs, avait planté ses crocs dans la gorge de l'homme et l'avait traversée. Ferdinand regarda fixement le corps secoué de tressaillements d'où jaillissait une fontaine de sang. María ? La friandise ? Il vit la pelote humaine derrière laquelle chacun tentait de se cacher. Les yeux du chien, injectés de sang, cherchaient sa victime suivante. Ferdinand dut serrer les dents pour supporter cette scène. On aurait dit que ce n'étaient pas les Indiens qu'on déchiquetait, mais lui,

Ferdinand Desoto. Le public, en rage, hurlait comme s'il était ivre :

« Continue, Adolfo ! Faut pas mollir ! »

Adolfo et María ? Les deux noms s'associèrent pour former un monstrueux hybride. *Il y a donc chien sous roche ?*

Il y eut de l'agitation parmi les Indiens. Ils couraient pour échapper à la bête, mais ils n'avaient aucune chance. Trois d'entre eux furent bientôt liquidés, puis cinq. Quel massacre ! Certains tentaient de se défendre et réussissaient à attraper la bête par le cou, mais étaient aussitôt mordus au bras ou à la jambe ; ils lâchaient prise et un instant suffisait pour que le fauve les réduise en charpie.

María ? Ferdinand n'en revenait pas. Ce cabot n'avait aucune espèce de ressemblance avec les limiers qui débusquaient le gibier à la chasse, ni le moindre point commun avec les petits chiens de compagnie de cette dame raffinée, et il était différent du chien de garde de son père. Adolfo, un croisement de dogue, de pitbull et de rottweiler, était un monstre dressé à tuer – et un indianophobe, le premier raciste de l'espèce canine. Et Balboa ? Son paternel ami était donc censé épouser l'amour de sa vie ? *Chienne d'existence !* Ferdinand sentait à quel point tout avait changé. Un gouffre gigantesque s'était ouvert entre son existence actuelle et celle qu'il avait menée à Badajoz. À l'époque, il retrouvait María aux écuries et ils regardaient le ciel étoilé ensemble près des murailles de la ville. À présent, tout était devenu atroce et cruel.

C'est alors que survint quelque chose d'inattendu : un Indien se plaça, sans crainte, au milieu de l'arène... *il se prend sans doute pour Spartacus...* et s'adressa d'une voix ferme au public. Il parlait la langue des indigènes, mais on pouvait comprendre les mots « fils du soleil », « Dieu » et « christianisme ». Il parla de compassion et d'humanité. Aime ton prochain...

« Calme-toi, le père la Morale ! » braillèrent quelques spectateurs. D'autres sifflaient. Des pouces se baissaient. *Dislike.*

Adolfo, lui aussi, était déconcerté : il s'était immobilisé et battait le sol de son moignon de queue. Alors, l'Indien bondit

vers le chien, l'attrapa à la gorge et mordit l'animal à son tour – étonnamment, il le fit à la poitrine. Il attrapa Adolfo, ahuri, par les oreilles et, d'une rotation, le jeta sur le dos.

« Voilà, hurla Ferdinand, c'est ça, mets-le en morceaux. »

Aussitôt, d'autres Indiens le rejoignirent en courant et attrapèrent le chien par les pattes comme s'ils voulaient l'écarteler.

On vit le ventre clair de l'animal, ses gros testicules et son regard effaré !

« Oui ! Bouffez-le ! »

La voix de Ferdinand couinait comme celle d'un homme qui raconte une blague et anticipe son rire avant même d'avoir fini. On n'avait encore jamais vécu une chose pareille. Le public était déchaîné, Ferdinand gueulait comme un possédé. Il avait d'emblée choisi le camp des Indiens ; à présent qu'ils avaient le dessus, ils ne pouvaient s'empêcher de rire et de pleurer à la fois. Cette bête faite pour tuer semblait avoir été vaincue. Bravo ! Réglez son compte à ce clebs ! On aurait dit les premiers chrétiens de Rome terrassant un lion. L'instant d'après – par tous les sacristains ! – une bouteille vola vers l'Indien qui étranglait le chien et, sur le coup, desserra légèrement sa prise. Adolpho put mordre dans sa direction et, nul ne l'aurait cru possible, se libérer. Moins de cinq minutes plus tard, les crocs les avaient tous tués – y compris le prédicateur, qui eut tout juste le temps de crier quelque chose à propos de la lâcheté, de la honte et de l'enfer. Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas... Le public extatique était ravi, le sablier s'était écoulé, et l'on proclama le décompte final... *nueve, diez...* puis, d'un ton triomphal, *once* – onze ! Onze Indiens tués, allongés sur le sol de l'arène comme des marionnettes ensanglantées. *Des martyrs de leur peuple ?* Des hommes les traînèrent à l'extérieur et balayèrent les entrailles. *Malheur aux vaincus.*

Ferdinand sentit les *tamales* et la viande à demi digérée lui remonter à la gorge, il se précipita à l'extérieur, vomit à côté d'une putain qui pissait et commenta :

« Je ne peux pas laisser passer ça.

— Quoi donc ? demanda la fille, l'air étonné.

— Voilà Heinrich qui arrive, brailla Balboa, il ne faut surtout pas rater ça. » Mais dix chevaux n'auraient pas fait rentrer Desoto. Tout ce qu'il voulait, c'était s'allonger chez lui dans son hamac et rêver de María. Les cris, le sang, les mourants, la fiancée de Balboa, tout cela était aussi édifiant qu'un ulcère à l'estomac.

Quelques jours plus tard se produisit l'épouvantable : on annonça les noces de Balboa et de María. Désormais, c'était officiel, la vie de Ferdinand était détruite. Les semaines et les mois qui suivirent, il les passa à tituber, à demi hébété, à se réfugier dans les nombres, à compter les feuilles sur les arbres et les nœuds du bois dans les planches.

En 1519, au moment précis où il s'habitua à son statut de mort-vivant, Balboa fut accusé de haute trahison. Pedrarias le fit arrêter et décapiter en deux temps trois mouvements. Pour Ferdinand, l'événement fut à la fois atroce et grandiose, parce qu'il lui redonnait l'espoir de convoler avec María.

Aujourd'hui, cinq cents ans plus tard, le portrait de Balboa orne les pièces de monnaie du Panama, on y trouve des rues, des écoles, des parcs et une bière populaire à son nom.

Pedrarias ne pouvait certes pas le sentir, mais de là à lui couper la tête... Ferdinand ne comprenait plus rien au monde. Balboa avait-il aussi lancé Pedrarias sur cette histoire de pays de l'or ? À moins que ça n'ait tenu aux feuilles que consommait le vieil homme ? Le jeune officier des dragons avait remarqué que le père de María se métamorphosait lorsqu'il mâchait cette herbe verte mélangée à de la cendre de calcaire.

Les sauvages ne maîtrisaient pas l'écriture, leurs mots étaient incompréhensibles. Même les Espagnols qui avaient le don des langues s'éreintaient à tenter de retenir des noms comme Quamquamacu ou Namquaduga – cela aurait tout aussi bien pu être de l'égyptien antique ou du sumérien. Les hommes possédaient unealebasse remplie de poussière de coquillages et de feuilles dans laquelle était planté un petit bâton ; à l'aide de salive, ils l'enduisaient de ce mélange qu'ils étalaient sur laalebasse –